

I

Avant les pensionnats

Pas même un brin d'herbe, une ficelle ou un bourgeon séché. Rien. Sinon mes souvenirs, il ne me reste rien de mon enfance avant les pensionnats. Pendant ces huit années passées en forêt, je pense avoir été un gentil petit garçon qui s'intéressait à la vie et aux êtres de chaleur qui l'entouraient. Tout ce que je peux raconter, ce sont des bribes, des bouts de vie accrochés ici et là dans mon passé qui a poussé dans l'histoire comme les feuilles et les fleurs que j'ai cueillies et qui sont maintenant disparues, désintégrées, mais qui ont déjà été. Le vent et le temps effacent ce que j'ai été et tout ce qui est bien est là, flottant dans l'histoire de l'univers, comme une boule ouatée de nuages moutonneux d'été.

Il ne me reste rien, sinon une forêt vide où seuls les grands arbres se penchent tendrement vers les plus fragiles, leur racontant les souvenirs du passage de mes ancêtres, de mes parents, sur ce territoire qui nous a vus naître et grandir un peu.

Il ne me reste rien, même plus les empreintes des jeux que mes deux jeunes

sœurs jumelles, Lily et Uapukun, ont tracées. Toutes leurs poupées indiennes, leurs jouets fabriqués avec les matériaux de la nature, toutes leurs risettes sympathiques se sont évaporés, évanouis avec l'inévitable passage des ans et des vents.

Ni les effluves des mets autochtones que ma mère cuisinait, ni les campements géniaux de mon père, ni les légendes palpitantes de mon grand-père ou les caresses des douces mains de ma grand-mère, rien de tout cela ne me reste. Les signaux de fumée que mon père et mon oncle se transmettaient d'un côté à l'autre du lac aux Castors pour se rire de notre naïveté se sont dispersés dans l'air. Plus jamais je n'entendrai mon père me faire accroire que trois coups de peau de caribou dans le feu signifiaient que je devais aller dormir. «La fumée qui se dégage me souffle des secrets, me disait-il le plus sérieusement du monde, les yeux tournés vers le ciel comme un grand shaman. Ce sont les esprits qui sont en colère parce que vous n'obéissez pas à vos parents, ce soir». Il campait son rôle à merveille, car mes sœurette et moi déguerpissions sous le tipi et nous efforcions de dormir le plus rapidement possible afin de ne pas indisposer les Esprits.



C'était la manière de procéder de mon père quand il voulait profiter de la présence de maman, pendant que nous dormions. Il faut avouer que les lits des enfants et celui des parents n'étaient séparés que par une peau suspendue. Curieux comme un singe, je tendais l'oreille quand ils se parlaient tout bas, avec cette inflexion de la voix qu'on a pour se préparer à l'amour. Leur vie sexuelle devait se dérouler dans la plus grande discrétion. Ce sont ces petits moments de tendresse camouflée qui me disent encore aujourd'hui à quel point mes parents s'aimaient tendrement. Je me souviens des yeux noirs et bridés de mes

sœurs qui luisaient dans la nuit quand elles tenaient leurs poings fermés devant la bouche, se retenant de rire en écoutant les faibles sons qui trahissaient les ébats amoureux. Souvent, les soupirs des enfants et les sons aigus qu'ils entendaient derrière les peaux suspendues interrompaient leurs gestes.

Voilà pourquoi les signaux de fumée de mon oncle, à un kilomètre de là, étaient si pratiques, pourquoi ils se faisaient complices pour calmer les désirs de mes parents. Mes cousines et cousins devaient percevoir la fumée que modelait mon père sous les mêmes angles que nous trois, de l'autre côté du lac, là où ils vivaient. Parfois, quand ils traversaient en canot pour partager un repas, séparer un orignal, tanner des peaux ou couper du bois, nous leur confiions les jeux nocturnes et les messages menaçants des signaux de fumée. Quels doux moments de mon enfance!

Mes grands-parents paternels vivaient avec nous depuis ma naissance. Ma grand-mère, que nous appelions *kukum*, était une artisane de grand talent et avait aussi sans doute un don pour préparer les mets tels la perdrix, l'outarde, le castor et l'ours. Après y avoir infusé tous ses

éléments d'amour magique de grand-mère, elle y mélangeait les fruits délicieux des fins d'été : framboises, fraises, bleuets. C'était exquis. Nous en mangions à en avoir mal au ventre. Chaque saison apportait ses friandises sur notre table!

Cette grand-maman, qui avait vécu toute sa vie en forêt sur les terres de son père, maîtrisait également l'art très difficile du mordillage d'écorce depuis l'âge de six ans. Cet art se transmettait d'une génération de femmes à l'autre. On ne l'apprenait pas aux fillettes avant l'âge de dix ans, car leur dentition n'est pas assez forte avant cet âge-là. Ma grand-mère avait été l'exception, quand, lors d'une nuit de folle tempête, alors que les vents étaient déchaînés, sa mère et ses deux plus jeunes enfants étaient tapis dans la tente familiale, attendant le retour du père parti en canot pour pêcher avec ses trois fils aînés. Comme la nuit était tombée depuis plusieurs heures, tous croyaient à l'évidence : le père et les trois frères ne reviendraient pas. Pour rassurer ses deux filles et leur changer les idées, la mère leur montra comment fabriquer une fleur dans l'écorce du bouleau. Ma grand-mère nous racontait souvent le souvenir de cette nuit interminable où les minutes se chevauchaient entre la crainte de la mort et le bonheur de bricoler avec

sa mère. Pendant que les fillettes mordillaient l'écorce, leur maman leur disait d'écouter les voix des Esprits, celles qui soufflaient que les hommes allaient revenir.

Pendant toute la nuit, sa mère avait expliqué la façon dont les femmes cueillaient les écorces de bouleau en juin et en juillet, alors qu'elles sont encore fraîches et tendres. Quand le carré d'écorce était arraché, elles le pliaient en quatre ou en huit et, par une technique unique, incroyablement précise, elles mordillaient l'écorce pendant quelques minutes et la déplaient pour voir naître un papillon, un flocon, une fleur, un arbre. Elles se servaient ensuite de ces motifs mordillés pour broder des vêtements sur des peaux d'orignaux, des mocassins, des mitaines, une bourse ou des tentes. Parfois, on reproduisait les dessins en les estampant avec de l'ocre rouge, ou encore les femmes moins expérimentées se servaient des motifs en écorce comme guides pour la broderie. Jadis, les nerfs et les tendons des animaux, qui servaient de fils à broder, étaient teints avec du sang, des cônes, de la gomme de sapin, des fruits, des feuilles vertes, des racines et tout ce qui est naturellement coloré. Tout était inspiré des couleurs de l'arc-en-ciel.

Ma grand-mère accomplissait des miracles quand elle tenait l'écorce entre ses mains. On lui demandait une marguerite, elle triturait l'écorce dans tous les sens et nous fabriquait la fleur demandée en quelques minutes. Elle était dotée de dents et de mains prodigieuses. Lily, ma petite sœur, même si elle était encore trop jeune, s'intéressait grandement à cette technique. Elle était toutefois bien obligée de l'avouer : même si cela semblait facile comme tout, son art à elle n'arrivait pas à la cheville de celui, accompli, de ma grand-mère. *Kukum* consolait Lily en lui disant que c'était un Esprit qu'elle avait mordillé et que les Esprits étaient toujours les premiers dessins des apprentis. Si *kukum* constatait, à la mine déçue de Lily, que sa réponse était insatisfaisante, elle inventait autre chose, comme un quelconque objet spirituel. La première œuvre de Lily, selon les déductions de ma grand-mère, avait été un vieux fantôme indien perdu dans une tempête de neige ou dans les fumées de mille feux de la nuit. Lily avait été éblouie par sa description. Je revois encore son visage et ses yeux ravis. Il s'agissait d'une œuvre assez charmante pour que Lily n'abandonne pas, car elle mordillait sans relâche. Été comme hiver, elle avait sa réserve d'écorce dans sa besace.

Cette histoire de ma grand-mère m'a fait réaliser une fois pour toutes que la mort pouvait frapper n'importe quand pour nous voler ceux qu'on aime. Et, toute ma vie durant, quand j'entendrais le vent souffler et siffler, je penserais à ma grand-mère et à cet art qui se transmettait d'une génération à l'autre depuis mille cinq cents ans et qui est désormais perdu à jamais.

Pour sa part, mon autre sœur, Uapukun, préférait fabriquer des capteurs de rêves. C'était aussi *kukum* qui lui avait appris comment construire de véritables chefs-d'œuvre qui ornaient tout l'intérieur de notre tipi. Juré, aucun cauchemar ne pouvait nous hanter, Uapukun y veillait. Son prénom signifiait «Fleur épanouie». C'est mon père qui l'avait prénommée ainsi à cause de la tache de vin rouge qui couvrait son visage. Il lui disait que les Esprits lui avaient offert une fleur afin de la marquer d'amour pour toute sa vie. Elle y croyait. Quand elle souriait, il y avait un petit trou en plein milieu de sa fleur; c'était mignon.

Quand je pense à mon grand-père, je retiens qu'il était un conteur né. Des légendes, il en savait des tonnes. Les soirs d'été, assis autour d'un feu, il racontait ses histoires

pendant des heures. Avec les crépitements du bois et les coassements des grenouilles qui semblaient écouter aussi, c'était là des temps apaisants de paix et de bonheur que je n'ai jamais revécus après. Jamais. Nous nous réunissions autour de grand-père et, chaque fois, il sortait une nouvelle légende. Chaque fois un animal différent jouait le rôle principal. Chaque fois une nouvelle morale puissante s'y rattachait. «Là où il y a des castors, il n'y a pas de carcajous. Les bêtes, naturellement, savent qui est leur chef. C'est la même chose qui devrait arriver aux hommes qui accordent trop d'importance au mot *argent*. Les bêtes ne connaissent pas ce mot. C'est pourquoi elles ne connaîtront jamais le mot *malheur*», commençait-il. Il aimait raconter l'histoire des *inukshuks* que les Inuits savaient si bien construire pour piéger les caribous. Ces roches empilées ressemblant à des humains apeuraient les caribous «qui ont grand-peur des hommes», ajoutait mon grand-père, qui racontait tout en taillant un calumet à même une mâchoire d'ours. Avec une technique millénaire fort savante, les Inuits installaient des pièges pour les troupeaux qui couraient dans ces couloirs bordés d'*inukshuks* pour fuir les hommes de pierre et arrivaient au

bout de cet entonnoir rocheux, là où arcs et flèches les attendaient. Les Inuits s'assuraient ainsi d'un troupeau à manger pour l'hiver.

Ce grand-père sage m'aura inculqué le sens des valeurs, celui de la bonté, du partage et du pardon. Ces huit courtes années de mon début de vie m'auront permis de forger le semblant d'homme que je suis. J'ai appris à trapper, à pêcher, à colleter, à fumer viandes et poissons. J'ai appris ma culture.

Mes deux sœurs et moi, nous étions riches, riches de l'amour de nos parents, riches de nos jeux d'enfants qui sentaient la nature et le bois, riches des costumes de pow-wow que *kukum* confectionnait pendant des mois pour que nous soyons les plus élégants lors des rassemblements du printemps. Nous étions riches de nos nombreuses paires de mocassins perlés, de nos costumes, de nos tresses noires, de tout l'art et de toute la culture de nos aînés qui décoraient notre environnement.

Je m'en voudrais de ne pas encenser la bonté et la douceur de notre mère qui fut la meilleure maman du monde. Elle nous a bercés si souvent, assise dans sa chaise, une

fourrure de loup sur son dossier, devant notre tente, à cet endroit où les châteaux de la berceuse avaient creusé dans la terre, là où elle nous accueillait pour nous consoler de tous nos malheurs d'enfants.

Que de larmes ai-je versées en repensant aux mimiques et aux disputes des jumelles qui se tiraillaient tantôt et s'aimaient à la folie une minute après! J'éprouve toujours une nostalgie démesurée quand j'entends sonner les tam-tams des fêtes de famille et les rires des gens aimés de mes souvenirs.

Que me reste-t-il de tous ces savoirs que mes ancêtres m'ont inculqués avant les pensionnats? Rien! Je l'ai écrit, tout est parti en fumée, tout s'est envolé dans la poussière, derrière les chevaux des agents de la GRC qui sont venus nous déraciner de nos terres.